10 c. le Numéro. HORS LA CHARITÉ PAS DE SALUT 1er Octobre 1868. -- N° 16.

# LE SPIRITISME A LYON

Les communications entre le monde spirite et le monde corporel sont dans la nature des choses, et ne constituent aucun fait surnaturel, c'est pourquoi on en trouve la trace chez tous les peuples et à toutes les époques; aujourd'hui elles sont générales et patentes pour tout le monde.

PARAIT DEUX FOIS PAR MOIS

Les Esprits annoncent que les temps marqués par la Providence pour une manifestation universelle sont arrivés, et qu'étant les ministres de Dieu et les agents de sa volonté, leur mission est d'instruire et d'éclairer les hommes en ouvrant une nouvelle ère pour la régénération de l'humanité.

EN VENTE
CHEZ LES LIBRAIRES DE LYON
Le Dépôt du journal est chez M. ROUSSET,
Cours Lafayette, 86.

*L'excédant des frais sera versé à la caisse de la Société de Secours fraternels spirites.*

*Pour tout ce qui regarde la Rédaction écrire franco*
RUE TUPIN, 31, LYON.

Abonnements
pour Lyon et les départements
UN AN : 4 FR.

**SOMMAIRE**



Le journal le *Spiritisme à Lyon* se trouve chez les principaux libraires de
Saint-Etienne,
Vienne,
Valence,
Grenoble.

## A PROPOS DU CONCILE ŒCUMÉNIQUE

*Divergences d'opinion au point de vue de Monsieur l'Évêque de Versailles et au point de vue spirite sur le Christianisme libéral.*

Nous lisons dans le *Salut public* du 19 août :

« S'il faut en croire M. l'évêque de Versailles le prochain concile œcuménique aurait pour objet spécial de condamner les catholiques libéraux.

« Certains esprits, dit le prélat, dans son discours aux élèves de son petit séminaire, certaines écoles, dans des intentions louables, *nous voulons bien le croire*, émettent une doctrine aussi fausse que dangereuse en prêchant l'alliance *des idées libérales et des idées chrétiennes*. Il est urgent qu'une manifestation éclatante, qu'un arrêt sans appel les désabuse, et leur fasse sentir *une bonne fois* qu'ils servent mal les intérêts de l'Église. »

*
* *

Les alinéas précédents nous conduisent à faire les réflexions suivantes :

Quoi de plus libéral, cependant, que l'enseignement du Christ, prêchant, discutant dans le Temple; opposant sa populaire doctrine à l'autorité a la fois royale et pontificale des docteurs juifs, il enseignait le peuple dans les carrefours, sur les places publiques, sur les rivages. De ces différentes chaires improvisées ne s'adressait-il pas à tous, sans distinction de cultes, de castes et de races; et ne laissait-il pas à chacun le droit de l'écouter, sans imposer à qui que ce soit ni ses idées, ni son autorité, dont il n'a jamais essayé de fatiguer personne.

Quoi de plus indépendant que sa prédication! Lui, qui n'a pas craint de découvrir les vices des grands, l'orgueil des prêtres juifs et des pharisiens, la témérité de ceux qui voulaient être salués sur les places publiques et qui, sous prétexte de charité, mais dans un but d'ambition, désolaient les maisons des veuves; lui qui a chassé les vendeurs du temple, etc. Où chercherions-nous des dogmes plus simples et plus faciles que les siens: *Aimez Dieu de tout votre cœur et le prochain comme vous-même*; c'est là ajoute-t-il, *toute la loi et les prophètes.*

Quel exemple à suivre plus généreux que le sien : en face de la femme adultère, il dit : « Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre. » A la Cananéenne qui lui observe qu'il boit à la même coupe qu'elle sans qu'elle appartienne à la même secte que lui, il répond : « Un jour viendra où l'on n'adorera Dieu ni dans le temple, ni sur la montagne, mais en esprit et en vérité. Et, ailleurs, il résume cette pensée en ces termes : Un temps viendra où il n'y aura plus qu'un seul pasteur et un seul troupeau. »

Ce temps-là pourrait bien être en voie d'avènement prochain et les idées qui doivent éclore à l'époque précitée par Christ être à l'état d'élaboration. Et quoiqu'on fasse pour leur barrer le passage, on ne saurait y parvenir. On peut renverser des obstacles matériels, on a pu dresser des bûchers, condamner des principes libéraux et progressifs; mais il est prouvé qu'on n'arrête moins facilement un idée qu'un torrent impétueux, et, c'est à notre avis, ce qui prouve le mieux l'intervention des puissances occultes dont nous acceptons la morale.

Nous nous demandons ce que pourrait avoir de si discordant, de si contradictoire, les idées libérales et les idées chrétiennes, puisque d'après l'Évangile, les premières étaient celles du Christ, et que les secondes ne sont ou, du moins ne doivent être, que les mêmes, qu'on a qualifiées chrétiennes à cause de celui qui les a émises. A notre point de vue, si on ne les croit plus homogènes, c'est qu'on les a dénaturées au point de les faire confondre avec d'autres qui ne sont point celles du Christ.

Quel danger pourait-il y avoir à étudier une doctrine libérale, puisque seule cette doctrine peut s'adresser à tous, comme jadis les sermons du Christ?

---

FEUILLETON DU SPIRITISME

N° 3.

## UNE CAUSE CÉLÈBRE EN AUSTRALIE

—

### L'ESPRIT

—

Il se faisait tard, la nuit était noire, et, par rafales, le vent gémissait à travers la plaine. Après avoir remisé sa charrette, donné la provende à sa Grise, le fermier se vint asseoir au coin de la cheminée, et, les coudes appuyés sur ses deux genoux, il cacha sa tête entre ses mains. Marguerite n'avait pas adressé un mot de bon accueil à son homme, elle était restée, toute renfrognée, à tricoter son bas de laine et à se demander s il ne fallait pas faire une scène. Cette longue et triste soirée passée à écouter siffler le vent, à entendre la pluie battre les carreaux, ne disposait que trop à la mauvaise humeur; mais Madge avait le cœur bon; depuis trente ans elle aimait celui qui venait s'asseoir vis-à-vis d'elle sans lui donner une poignée de main, sans lui accorder un regard, et à l'aspect du douloureux abattement où il demeurait enseveli, sa colère se fondit en pitié. Cherchant vainement ce qu'il serait à propos de lui dire, elle fit comme eût fait la femme d'un sauvage, elle lui présenta sa pipe.

Ben la repoussa d'un geste, et, seulement alors, Madge remarqua qu'il tenait dans sa main un paquet de branches de saule. Sa face, que son brusque mouvement avait découverte, lui parut des plus sombres, et la pauvre fermière demeura immobile à considérer le front soucieux, les sourcils froncés, le visage rembruni du compagnon de sa vie.

— Que veux-tu faire de ces plançons? demanda-t-elle enfin effrayée de cette stupeur, de ce silence, et retardant l'explication que le moment d'avant elle se croyait résolue à provoquer.

— Je l'ai vu! répliqua Ben.

— Vu! qui? demanda sa femme surprise.

— Monsieur Hardy, murmura Benjamin.

— Hardy! s'écria Madge. Rêves-tu, mon bonhomme? il est joliment loin de Penvitk au jour d'aujourd'hui s'il a vogué tout le temps! Ah!... c'est la boisson qui te trouble la cervelle, Ben. Comment veux-tu voir d'ici notre ancien voisin, qui maintenant s'éjouit et festoye dans notre bonne vieille Angleterre?

La brave femme se raidissait de son mieux contre la secrète terreur qu'éveillait en elle l'expression de la physionomie du fermier.

— On revient de plus loin que du pays, grommela sourdement Benjamin.

— Bast! si Hardy était de retour, persista Madge, qui résistait de son mieux contre une terreur croissante, on en saurait quelque chose. Il a bien pu partir, muet comme un kanguroo, mais s'il reparaissait il y aurait assez de jaseurs pour le dire; ses journaliers fêteraient sa bienvenue, et les nôtres ne seraient pas en arrière pour raconter la bombance et en mettre plus qu'il n'y en a.

La brave créature continuait à bavarder dans le vide, espérant de distraire son mari; mais il avait laissé retomber sa tête dans ses mains et ne l'écoutait évidemment pas.

Cherchant à lui enlever le bouquet de branches de saule qu'il tenait toujours :

— Comptes-tu donc nous planter une oseraie? poursuivit-elle. M'est avis qu'il n'y a que trop de saules dans nos entours, et j'aimerais mieux arracher que propager cette vermine qui envahit tout.

Elle attirait doucement la main de son mari, mais les yeux hagards qu'elle le força ainsi à découvrir la terrifièrent; elle recula d'un pas,

— C'était juste devant ces ramées que je l'ai vu, reprit Ben à voix basse, parlant d'une voix lente et interrompue; il se tenait assis sur la petite barrière qui borde sa grande clôture. Tu sais, il s'asseyait toujours là quand il attendait quelqu'un pour affaire ou pour jaser....

— Eh bien! que t'a-t-il dit? s'efforça de répéter Madge.

— De la plaie ouverte sur son crâne, poursuivit lentement Benjamin, le sang tombe goutte à goutte, — un sang noir! — Il coule depuis du temps.. bien du temps, car il se fige.

Marguerite frissonna. J. E.

(*La suite au prochain numéro.*)

Il serait plus dangereux, nous le croyons, de procéder par des manifestations éclatantes pour asservir les consciences. D'abord, parce que ce procédé serait en contradiction complète avec ce que le Christ a dit à la Cananéenne et à l'indulgence qu'il enseigne à ses apôtres, en face de la femme adultère. Christ n'a jamais dit à ses apôtres enseignez, et si l'on ne croit pas en vous, punissez. Mais, au contraire, si quelqu'un de ceux qui vous écoute, vous injurie, secouez la poussière de vos pieds et retirez-vous. Il n'a point dit: Dressez des bûchers, faites des auto-da-fé; mais au contraire: remettez votre épée au fourreau, car quiconque se servira de l'épée périra par l'épée.

Il est dit encore, dans le discours de M. l'évêque, que, ceux qui enseignent des idées libérales servent mal les intérêts de l'Église. Mais, de grâce, de quels intérêts veut-on parler? Nous pensons qu'il ne peut-être question d'intérêts matériels, ce qui serait monstrueux, hors de propos, car se serait contraire aux idées du Christ, qui n'eût sur terre ni bien, ni luxe, ni palais splendide, pas même une chaire, lui qui a tant légué de vérités aux hommes! S'il s'est élevé un jour un peu plus haut que la foule, ce fut sur une croix, d'où il prêcha d'exemple la véritable abnégation, la plus sublime charité. C'est donc d'intérêts spirituels dont a voulu parler M. l'évêque de Versailles! Eh bien, nous vous le répétons, Spirites, les intérêts intellectuels et spirituels, nous les trouverons dans la plus grande somme de progrès. Marchons donc avec notre siècle; la science conduit à la foi. Par elles, nous comprenons les merveilles de la création et la munificence du Créateur; nous commençons à concevoir par la pluralité des mondes, la grandeur de l'univers, œuvre de Dieu: par la loi de solidarité nous comprenons mieux la divine charité. C'est ainsi que de l'adoration de Dieu, nous déduirons une loi pratique qui nous fait tendre graduellement à la perfection et au bonheur. C'est par l'étude et les réformes individuelles que peuvent seules se réformer les masses.

Soyons les fils de nos œuvres, et croyons à l'assistance que Dieu nous envoie toujours quand nous la demandons, car il ne condamne point le pécheur dont il ne veut pas la mort, mais la vie. Et souvenons-nous aussi qu'il est utile que nous progressions jusqu'à la perfection, car le Christ a dit encore: Rien de souillé n'entrera dans le royaume de mon père.

VOLNAY.

Si nous relevons ici l'article de M. l'évêque de Versailles, et si, l'Evangile à la main, nous essayons de lui répondre, c'est que nous sommes peinés qu'un homme qui doit-être éminent (car il doit avoir la science, et la science aide l'élaboration de la pensée), puisse produire un article aussi faux que son attaque contre les chrétiens libéraux, et émettre surtout cette idée malsaine, qu'ils servent mal les intérêts de l'Église. Intérêt... mot que le Maître n'a jamais prononcé..

---

## LA CHAIRE DE VÉRITE ET LA CROIX DE BOIS

FABLE.

« Vierge sainte, protégez-moi,
« Pour moi d'où vient l'indifférence?
« De l'homme qui me fuit, rendez-moi la présence,
« Et l'amour à l'antique foi.
« Il le sait bien, pourtant: son destin m'intéresse;
« Je verse dans son cœur la parole de paix,
« J'écarte de son front la foudre vengeresse,
« Je le soutiens encor s'il tombe sous le faix. »
Ainsi parlait, triste et soumise,
Dans la nef d'une immense église,
Sous son dôme d'or incrusté,
Une chaire de vérité.
— « Et tu ne peux fléchir la divine patronne,
Lui dit une petite croix
De bois.
Imprudente!... pourquoi te convertir en trône? »

(Dictée par un Esprit frappeur au moyen de la table.)

---

## Médiums écrivains ou Psycographes

(Suite.)

*Premières impressions d'un médium écrivain.*

Nous pensons ne pouvoir mieux choisir que de citer un chapitre du beau livre intitulé *Spirite*, par M. Théophile Gauthier. Les premières impressions éprouvées par les médiums écrivains et les médiums voyants y sont peintes en traits de feu, si lumineux, si sensibles, que notre esprit, en les lisant, se transporte dans l'espace et semble, non sans peine, revenir à la terre pour accomplir la tâche que Dieu nous a donnée.

S'étendre plus longuement sur ce sujet, ce serait en affaiblir l'esprit et la portée; laissons parler l'auteur.

(Pour la clarté de notre sujet, nous dirons que le nom de *Spirite* qu'on va lire est celui que l'auteur donne à l'Esprit qui se communique à M. Malivert.)

« . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Rentré chez lui, Malivert se jeta dans son fauteuil, le coude appuyé sur la table, se mit à rêver. L'apparition de Spirite dans la glace lui avait inspiré ce désir immatériel, cette volition ailée que fait naître la vue d'un ange; mais sa présence au bord du lac sous une forme plus réellement féminine lui mettait au cœur toute la flamme de l'amour humain. Il se sentait baigné par des effluves ardentes et possédé par cet amour absolu que ne rassasie pas l'éternelle possession. Comme il songeait, le poing allongé sur la table couverte de papiers, il vit sur le fond sombre du tapis ture se dessiner une main étroite, de forme allongée et d'une perfection que l'art n'a pas égalée et que la nature essaierait en vain d'atteindre, une main diaphane, aux doigts effilés, aux ongles luisants comme de l'onyx, dont le dos laissait transparaître quelques veines d'azur semblables à ces reflets bleuâtres irisant la pâte laiteuse de l'opale, et qu'éclairait une lumière qui n'était pas celle de la lampe. Pour la forme, ce ne pouvait qu'être la main de Spirite. Le poignet mince, fin, dégagé, plein de race, se perdait dans une vapeur de vagues dentelles. Comme pour bien indiquer que la main n'était qu'un signe, le bras et le corps étaient absents.

« Pendant que Guy la regardait avec des yeux qui ne s'étonnaient plus de l'extraordinaire, les doigts de la main s'allongèrent sur une des feuilles de papier à lettre qui jonchaient confusément la table, et simulèrent les mouvements que nécessite l'écriture. Ils semblaient tracer des lignes, et quand ils eurent parcouru toute la page avec cette rapidité des acteurs écrivant une lettre dans quelque acte de comédie, Guy se saisit de la feuille, croyant y trouver des phrases écrites, des signes inconnus ou connus. Le papier était tout blanc. Guy regardait la feuille d'un air assez décontenancé; il l'approchait de la lampe, la scrutant dans tous les sens et sous tout les indices de lumière sans y découvrir la moindre trace de caractères formés. Cependant la main continuait sur une autre feuille le même travail imaginaire, et ne donnait et apparence aucun résultat.

« — Que signifie ce jeu? se demanda Malivert, Spirite écrirait-elle avec de l'encre sympathique, qu'il faut approcher du feu pour faire sortir les lettres tracées? Mais les doigts mystérieux ne tiennent ni plume, ni ombre de plume. Qu'est-ce que cela veut dire? Dois-je servir moi-même de secrétaire à l'Esprit, être mon propre *médium*, pour me servir du terme consacré? Les Esprits, dit-on, qui peuvent produire des illusions et des apparences, créer dans le cerveau de ceux qu'ils obsèdent des spectacles effrayants ou splendides, sont incapables d'agir sur la réalité matérielle et de déplacer un fétu.

« Il se souvint de l'impulsion qui lui avait fait écrire le billet à madame d'Ymbercourt, et il pensa que, par un influx nerveux, Spirite parviendrait peut-être à lui dicter intérieurement ce qu'elle voulait lui dire. Il n'y avait qu'à laisser aller sa main et faire taire autant que possible ses propres idées pour ne pas les mêler à celles de l'Esprit. Se recueillant et s'isolant du monde extérieur, Guy imposa silence au tumulte de sa cervelle surexcitée, haussa un peu la mèche de sa lampe qui baissait, prit une plume chargée d'encre, posa la main sur un papier, et, le cœur palpitant d'une espérance craintive, attendit.

« Au bout de quelques minutes Guy éprouva un effet singulier; il lui sembla que le sentiment de sa personnalité le quittait, que ses souvenirs individuels s'effaçaient comme ceux d'un rêve confus, et que ses idées s'en allaient hors de vue, comme ces oiseaux qui se perdent dans le ciel. Quoique son corps fût toujours près de la table, gardant la même attitude, Guy, intérieurement, était absent, évanoui, disparu. Une autre âme, ou du moins une autre pensée se substituait à la sienne et commandait à ces serviteurs qui, pour agir, attendent l'ordre du maître inconnu. Les nerfs de ses doigts tressaillirent et commencèrent à exécuter des mouvements dont il n'avait pas la conscience, et le bec de la plume se mit à courir sur le papier, traçant des signes rapides avec l'écriture de Guy légèrement modifiée par une impulsion étrangère. Voici ce que Spirite dictait à son médium. » . . . . . . .

Nous avons cru convenable de mettre sous les yeux de nos lecteurs l'extrait d'un livre déjà publié, pour démontrer les impressions d'un médium, et cela par un auteur qui ne soit pas nous, ni M. Kardec, non que nous ne soyons pas désireux de faire partager à tous une croyance qui fait notre bonheur; mais nous sommes heureux de prouver que des hommes d'élite concourent à établir notre doctrine, en partageant nos idées.

Nous ferons observer que tous les médiums écrivains éprouvent une espèce de tressaillement de magnétisation à l'approche de l'Esprit qui vient se servir de leur intermédiaire. Je dirai même (moi médium) que plusieurs d'entre eux sont à même d'apprécier suivant le degré de bien-être qu'apporte en eux le fluide, d'apprécier, dis-je (autant que cela se peut, c'est-à-dire approximativement), si l'Esprit qui se communique est un esprit heureux ou souffrant. Mais ce que nous voulons faire comprendre à nos lecteurs, c'est que la médiumnité psychologique ou de l'écriture est indépendante de la médiumnité voyante, *et vice versâ*. Il y a des médiums voyants qui n'écrivent pas, et les médiums écrivains qui ne voient pas sont nombreux. On peut cependant avoir les deux médiumnités à la fois, comme il arrive à M. Malivert, qui voit une main lui montrant ce qu'il doit faire.

---

## L'Incrédule et le Médium.

FABLE.

Eh quoi! des trépassés, à ton appel fidèles,
De leurs sphères viendraient t'apporter les nouvelles,
Toi, toi, que j'ai connu le roi des esprits forts,
Tu parlerais avec les morts!
Bravo!! de ce miracle enrichis nos annales;
De tels travers jamais ne furent de saison;

A pareil jeu l'on perd l'esprit et la raison.
— Quand j'aurai tout perdu, nos parts seront égales.

(Dicté par un esprit frappeur au moyen de la table).

## CORRESPONDANCE.

Nous extrayons de notre correspondance une des lettres que nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs, et que nous adresse un de nos abonnés, dont le cœur n'est pas resté sourd à notre appel ainsi qu'à la voix de la misère.

Nous remercions toutes les personnes qui nous ont adressé leurs offrandes, nous sommes aussi reconnaissants des encouragements donnés à notre œuvre de la Société de secours fraternels spirites.

Agréez donc chers collaborateurs, l'expression de notre gratitude et de nos fraternelles sympathies.

Vermantes (Maine-et-Loire) 19 septembre 1 68.

Monsieur,

Vous faites un appel pour une œuvre de charité à vos frères qui, j'en suis convaincu, y répondront autant qu'il leur sera possible; car tout homme de cœur, même quand il n'est pas Spirite, s'empresse aujourd'hui d'apporter son obole, quand il ne peut faire mieux, dès qu'on lui signale une souffrance à soulager. J'ai l'honneur de vous adresser, chers frères, six francs, par mandat de poste, que je vous prie de partager ainsi : moitié aux deux infortunes que vous avez fait connaître, moitié à la caisse de la Société fraternelle spirite.

*Il y a une progression dans les sommes reçues et données par la caisse spirite qui rend bien heureux*, et promet beaucoup pour l'avenir, elle démontre aussi la progression dans le chiffre des sociétaires.

Veuillez recevoir, je vous prie, Monsieur, mes salutations les plus polies.

X.....

## RÉPONSE AUX DÉTRACTEURS.

Vous tous, détracteurs du Spiritisme, avez-vous mûrement médité sur les graves questions que soulève et résout cette doctrine?

Vous êtes-vous bien pénétrés de la gravité de ses conséquences pour l'humanité?

Avez-vous bien observé et suivi les constants et vains efforts des hommes pour découvrir les secrets qu'elle révèle?

Vous êtes-vous rendu compte, enfin, de l'immensité du bienfait qui devait résulter de la diffusion de si sublimes, de si importantes vérités?

Si vous aviez sérieusement réfléchi, peut-être seriez-vous plus circonspects et regretteriez-vous, aujourd'hui, vos attaques violentes et inconsidérées. Mais vous frondez une science qui, par le but respectable qu'elle se propose, devrait tout au moins suspendre sur vos lèvres le sourire du dédain et du sarcasme.

Pouvez-vous nous dire qu'elle est l'utilité, pour l'œuvre de la création, de votre être livré à tous les hasards d'une existence incomplète et tourmentée; en un mot, quel est son but, quelle doit-être sa fin?

Avez-vous appris à vous connaître vous-même, savez-vous qui vous êtes? Êtes-vous esprit ou matière?

Si vous êtes l'un et l'autre, expliquez-nous cette alliance mystérieuse de deux substances qui s'excluent radicalement l'une et l'autre; problème dont la solution a résisté jusqu'ici aux données de la science, aux investigations des penseurs sacrés et profanes et qui défie votre superbe raison.

Quand vous aurez répondu à cette interpellation et donné pleine satisfaction à la logique, à la raison et surtout aux aspirations secrètes de l'homme, il vous sera permis alors de traiter de fous, ceux qui cherchent la solution de ce problème, que vous convenez ne pouvoir résoudre et que vous tenez pour insoluble.

(Extrait du livre la *Raison du Spiritisme*, par M. Bonamy.)

## INSTRUCTION DES ESPRITS.

Communication spontanée de Marie Jannet, 9 septembre 1868.

Frères,

Permettez-moi de vous nommer ainsi vous les amis, les protecteurs de toutes les infortunes, même de celles des esprits désincarnés.

C'est à ce titre que je m'adresse à vous, moi si malheureuse, non des souffrances qui me sont personnelles, mais de celles que je vois sur la terre et que j'ai laissées comme conséquence de ma mort terrestre.

Je vois maintenant dans le passé, je lis dans le présent, mais dans le trouble de ma douleur, c'est à peine si j'entrevois l'avenir; ce que je sais de cet avenir, c'est que nous sommes tous destinés à devenir meilleurs, mais pour que nous ayons le mérite de cette amélioration, il faut, que nous luttions sans cesse contre nos passions et que nous aidions ceux avec qui nous sommes liés, à vaincre les leurs. Voilà pourquoi je désire ardemment continuer ici la tâche que je m'étais imposée sur la terre et à laquelle j'ai failli à défaut de force et de persévérance. Cette tâche était l'amélioration morale et individuelle de mon mari. Oh! combien de fois, depuis notre séparation terrestre, ai-je élevée ma pensée aux pieds de l'éternelle miséricorde pour demander son pardon en répétant ces paroles de Jésus: Vous qui ne voulez pas la mort du coupable mais son repentir et sa vie, pardonnez-lui, ô mon Dieu, comme je lui pardonne. C'est à la suite de ces élans à la divinité que j'ai vu clair dans le passé, c'est alors que j'ai compris qu'en me réincarnant j'avais demandé de parcourir les sentiers de la vie avec cet être enclin au mal, avec cet esprit empreint de mauvaises passions et d'idées criminelles, j'avais avec pleine connaissance de cause demandé comme mission et comme épreuve la tâche d'améliorer cette nature à demi-sauvage, à force d'amour, de soins assidus, de patience et de persévérance. J'ai sans doute manqué de prudence et de patience pour lui faire éviter le crime dont il s'est rendu coupable; la tâche que je m'étais imposée était au dessus de mes forces, j'ai fais comme l'homme courageux qui voit un lourd fardeau, et qui, parce qu'il peut le charger sur les épaules, croit pouvoir le porter, mais à peine a-t-il fait quelques pas, qu'il ne peut plus avancer, laisse choir son fardeau et tombe exténué de fatigue.

Hélas! je me suis crue plus forte! chargée du lourd fardeau d'un mari qui ne m'aimait pas, j'ai succombée sous le poids; le chagrin, la douleur et les larmes m'ont ravi ma force morale, et j'en ai manqué pour le retenir sur la pente du crime. Pauvre ami! combien je suis malheureuse!.. Son guide fut forcé de s'éloigner, et moi, son protecteur terrestre, forcée de rester près de lui, que n'ai-je pu le rendre meilleur. Je demande donc à Dieu, comme insigne faveur, de pouvoir continuer près de lui le travail que j'avais entrepris sur la terre. Que je voudrais le suivre partout, lui inspirer le bien, éloigner de lui les esprits du mal qu'il attire sans cesse par ses mauvaises pensées; que je voudrais lui inspirer le repentir; première conséquence du changement de nature des esprits; je redoublerais d'efforts, afin qu'il profite des circonstances atténuantes qui lui ont été accordées par les lois humaines. Hélas! que j'avais peur qu'on l'envoyât ici avec la haine au cœur; aussi avec quelle véhémence j'ai dit merci à la prononciation de son arrêt, comme si l'on avait pu m'entendre. Je ne voyais qu'une chose, une victime qui échappait aux lois humaines, car je me disais: de quel droit lui ravir la vie que Dieu lui a donnée, ne condamne-t-on pas l'être qui attente volontairement à ses jours? Pourquoi donc n'abolit-on pas cette loi qui donne volontairement et avec préméditation la mort à un être qui ne tient sa vie que de Dieu? Ce sont les pensées qui me préoccupaient durant le cours des longueurs de la procédure, qui s'est terminée heureusement au gré de mes désirs; car s'il était venu dans notre monde, je crois qu'il m'aurait effrayé encore sous la cruelle impression qui m'a frappée, et puis je tiens à ce qu'il puisse contempler en face sa victime, car pendant cette séparation je le préparerai à une entrevue moins surprenante.

Je viens ici vous dire toute ma pensée, mes frères, en vous priant d'unir vos prières aux miennes, pour demander au Créateur qu'il me donne assez de courage, assez de force, pour continuer mon œuvre commencée, et pour que je sois assez heureuse pour arriver à un bon résultat. Priez pour lui, priez pour moi, et dès ce jour, je vous en prie, portez ma communication en abrégé à la connaissance de vos frères, afin que le nombre de bonnes pensées attire autour de nous assez de bons Esprits pour lutter contre les esprits du mal; j'appelle aussi à moi mon fils, mais il ne peut encore pardonner les souffrances endurées par sa mère.

Priez, suppliez, et mon cœur vous rendra en amour ce que vous m'aurez donné en bonheur.

MARIE JANNET.

## Donnez gratuitement ce que vous recevez gratuitement.

Mes enfants,

Avant d'entrer en matière pour vous indiquer quelques remèdes pour vous guérir des maux les plus ordinaires auxquels votre pauvre humanité est assujettie; je dois premièrement vous signaler les causes principales de ces maux que vous pourriez éviter avec des mesures de sagesse et de prudence. Car, sachez-le bien, mes enfants, la vie vous a été donnée par Dieu pour vous fournir les moyens d'améliorations spirituelles, et non pour satisfaire à vos plaisir terrestres, ni pour vous apitoyer sur vos douleurs physiques ou morales. La vie vous a été donnée en échange de promesses faites en vue de votre progression; donc, s'abandonner en aveugle aux passions effrénées d'une vie désordonnée, c'est une des causes prépondérantes des maux physiques et moraux dont l'humanité s'est si malheureusement dotée.

Vaincre ces passions nuisibles à la santé, à la morale, doit être pour l'être qui pense le but de sa vie, je passe sous silence les passions obscènes et honteuses qui, en dégradant l'homme, lèguent aux générations des maux incalculables, où la femme puise le mortel venin qui dépose en elle la source féconde des maladies qui font de sa vie un continuel supplice, sans compter ce qu'elle éprouve de chagrin en se voyant entourée d'enfants malsains et scrofuleux, qui porteront à leur tour à leur génération ce qu'ils ont reçu en naissant de leurs pères! Et l'on accuse la destinée, et quelquefois Dieu lui-même, des maux qu'on peut éviter avec une conduite plus noble et plus digne d'êtres immortels.

Esprit de Mme FOUQUET.

## UNE SIMPLE QUESTION.

Notre réponse aux divers sermons prêchés dans quelques églises de Lyon contre les Spirites et les Médiums, ces temps derniers, sera bien simple: Nous prendrons

en mains les livres dont se servent nos adversaires Nous les prions d'être de bonne foi et de nous dire, quelle est donc la valeur de ces paroles de l'Évangile: « Je répandrai de mon esprit sur toute chair; vos fils et vos filles prophétiseront; vos jeunes gens auront des visions et vos vieillards auront des songes. — En ces jours-là, je répandrai de mon esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes, et ils prophétiseront. » (*Actes des Apôtres*, ch. II, V. 17, 18.) N'est-ce pas là la prédiction de la médianimité donnée à tout le monde, même aux enfants, et qui se réalise de nos jours? Les apôtres ont-ils jeté l'anathème sur cette faculté? Au contraire; ils l'annoncent comme une faveur de Dieu, et non comme l'œuvre du démon. Les théologiens de nos jours en savent-ils donc sur ce point plus que les apôtres? ce dont nous nous permettons de douter avec cette liberté de conscience que nous proclamons. Ne devraient-ils pas voir plutôt le doigt de Dieu, dans l'accomplissement de ces paroles?

## DEVOIRS ENVERS LA SOCIÉTÉ

(Extrait du *Doute*).

Mon cher neveu,

As-tu vu quelquefois ces arbres dont les branches surchargées de fruits ploient sous leur fardeau? Le propriétaire charmé attend impatiemment l'heure de la récolte. Mais un matin, ces fruits qui paraissaient si beaux, il les trouve jonchant le sol.

Pareilles à eux, mes anciennes croyances se détachaient de mon cœur, m'éveillant chaque jour avec une de moins. Je m'efforçais de les retenir; mais, semblables à un chapelet qui s'égrène dans un lieu où on ne peut en ramasser les débris, elles fuyaient, fuyaient toujours.

Des idées que je ne cherchais pas, que j'ignorais une minute avant de les émettre, prenaient place dans mes conversations, mes écrits et jusque dans mes sermons.

Les confrères m'écoutaient avec surprise: ma tolérance leur était suspecte; car je ne refusais mes prières ni aux juifs, ni aux protestants, qui, isolés dans nos campagnes, n'avaient point de temple pour leur culte; et, parce qu'au sujet d'un suicidé étranger au pays, auquel on avait refusé la sépulture, ces mots m'échappèrent:

« Sa dépouille reposera aussi bien sous l'arbre de la forêt qu'à l'ombre des cyprès; car la terre que Dieu a faite partout est bénie! » Et j'invitais les miens à prier pour son âme, leur répétant ces paroles de l'Evangile: « Ne jugez point et vous ne serez point jugés. »

Un autre fait, qui mérite d'être rapporté, vint encore augmenter la défiance.

Il y avait dans nos alentours un couvent de sœurs de Saint-Joseph; bien que peu nombreux, le personnel suffisait à nos besoins. Quelques recettes médicinales leur donnaient une certaine renommée. De plusieurs lieues à la ronde, des familles, même riches, y conduisaient les enfants dont la santé exigeait des soins.

Au nombre de ces pensionnaires, il s'en trouva une qui fut prise subitement d'une ardente vocation pour la vie monastique; les remontrances et les supplications de ses parents, dont elle était l'unique enfant, la trouvèrent inébranlable, et d'après son désir, sa prise de voile fut fixée à la fin d'octobre 1831.

Appelé à présider la cérémonie, je me rendis au couvent. Au moment où l'office commençait, la novice parut accompagnée de bons nombres de religieuses accourues de tous les environs.

En voyant ce cortége de robes et de voiles noirs, le père et la mère sentirent leur cœur se briser; ils pleuraient comme si réellement leur fille fut descendue dans la tombe. Et elle, insensible comme le fanatisme, regardait sans trouble leur désespoir.

Je ne sais qu'elle impression produisit sur moi ce spectacle: mais ainsi que cela m'était déjà arrivé, je laissai là le sermon préparé et en improvisait un sur l'inutilité, à part quelques exceptions, de la vie religieuse.

« Abandonner ses devoirs envers la société, envers la famille, laisser, sans une impérieuse nécessité, des parents dont on est quelquefois l'unique enfant livrer leur vieillesse à des soins mercenaires; rapporter toutes ses actions à son propre salut, cela est d'un cœur froid et égoïste.

« S'enfermer dans un couvent, afin de mettre sa vertu à l'abri de tout entraînement, est-ce bien là ce que Dieu veut? Pour remporter la victoire, ne faut-il pas combattre? Et ceux qui se seront cachés pour éviter la lutte pourront-ils dire: j'ai vaincu?

« Lorsque le Christ disait à ses apôtres: Quittez tout, pères, mères, femmes, enfants et suivez-moi, il nous montrait que, pour accomplir de grandes œuvres, il faut être prêt à de grands sacrifices.

« Si alors il privait quelques-uns de leurs soutiens naturels, c'était pour enseigner la vérité au monde entier. Mais, pauvres pygmés! où sont-elles, les œuvres, fruits de tant de sacrifice qui s'accomplissent chaque jour? Ah! combien sont inutiles, nuisibles même.

« Réfugiées dans ces asiles de pierre, vous vous croyez sanctifiées. Ce n'est pas la demeure qui sanctifie l'homme, c'est l'homme qui sanctifie la demeure. »

Je parlais longtemps ainsi, et l'étonnement était sur tous les visages.

Le moment vint pour la jeune fille de prononcer ces vœux. Immobile comme une statue, elle restait sans voix. Ses yeux rencontrèrent ceux de la supérieure; elle remua les lèvres, il n'en sortit aucun son... L'anxiété se lisait sur les traits de ses compagnes. Il y eut un moment de pénible attente. Succombant enfin à l'émotion qui l'oppressait elle se trouva mal.

Quand elle revint à elle, sa vocation s'était envolée. Ses parents pleins de reconnaissance, l'emmenèrent avec eux.

Souvent depuis, j'ai eu occasion de la revoir, et chaque fois, elle me remerciait de l'avoir soustraite à un genre de vie pour lequel elle ne se sentait aucun goût. Il n'en fut pas de même de la supérieure; elle me garda rancune de la perte d'une religieuse qui apportait à sa maison une dot relativement considérable.

(Extrait du chapitre XVI, du livre le *Doute*, par Raphaël).

***

Nous soumettons à nos lecteurs ce chapitre qui ne sera pas goûté bien sûrement par tout le monde; la Doctrine spirite ne veut ni pontifes, ni maîtres, ni prêtres, pour la diriger! Nos corps matériels sont les temples vivants de Dieu, les Esprits sont chargés de nous instruire par l'intermédiaire des médiums qui se trouvent dans chaque famille, chaque groupe. Les agglomérations des deux sexes portent des perturbations inévitables dans la grande famille humaine qui a besoin de ses forces vitales pour le bien-être de tous; là, est la loi que Dieu imprima si fortement dans le cœur de cet homme vertueux, qui passa sa vie dans le doute et les persécutions qui en furent la suite, enfin il trouva la vérité qu'il s'empressa de nous donner. Je ne relève qu'un seul chapitre de son livre, afin qu'il parle aux cœurs des mères si tendres, et quelquefois si malheureuse en faisant le sacrifice de leurs enfants qu'attire la convoitise cléricale.

## SOUSCRIPTION

*En faveur des deux familles malheureuses dont faisait mention notre dernier numéro.*

(Ignorant les intentions des souscripteurs qui ont bien voulu répondre à notre appel, nous ne publierons pas une liste nominative, nous nous contenterons de donner leurs initiales.)

| | | |
|---|---|---|
| Le Comité de rédaction. . . . . | 35 | 50 |
| MM. F. . . . . . . . . . . . . . | » | 50 |
| H. . . . . . . . . . . . . . | 10 | » |
| M. . . . . . . . . . . . . . | 5 | » |
| Mlle R. . . . . . . . . . . . . . | 10 | » |
| Mme F. P. . . . . . . . . . . . . | 1 | » |
| MM. J. C. . . . . . . . . . . . . | 1 | » |
| S., de Roubaix . . . . . . | 5 | » |
| D. . . . . . . . . . . . . . | 1 | » |
| Un ami. . . . . . . . . . . . . | 1 | » |
| Une dame . . . . . . . . . . . | 1 | 50 |
| Un abonné. . . . . . . . . . . | 6 | » |
| Un abonné de Toulouse . . . . | 3 | » |
| Un abonné de Châtillon . . . . | 10 | » |
| Un abonné de Beaurepaire. . . | 5 | » |
| Un anonyme. . . . . . . . . . | » | 50 |
| MM. G. . . . . . . . . . . . . . | 1 | » |
| J. C., de Saint-Etienne . . | 20 | » |
| E., de Vaise . . . . . . . | 1 | » |
| Mes M. . . . . . . . . . . . . . | 1 | » |
| L., de Romans. . . . . . . | 2 | » |
| Total de la 1re liste. | 121 | » |

## LIVRES RECOMMANDÉS

### Ouvrages de M. ALLAN KARDEC sur le Spiritisme.

**Le Livre des Esprits** (*Partie philosophique*). — 13e édition, in-12 de 500 pages. Prix: 3 fr. 50 c.; par la poste, 4 fr.; relié, 75 c. en plus.

**Le Livre des Médiums** (*Partie expérimentale*). — 6e édition, in-12 de 500 pages. Prix: 3 fr. 50 c.; par la poste, 4 fr.; relié, 75 c. en plus.

**L'Évangile** *selon le Spiritisme* (Partie morale).—In-12. Prix: 3 fr. 50 c.; relié, 75 c. en plus.

**La Raison du Spiritisme**, par MICHEL BONNAMY, juge d'instruction. — Paris, Librairie internationale, 15, boulevard Montmartre. — 1 vol. in-12, 3 fr.; par la poste, pour la France et l'Algérie, 3 fr. 40 c.

**Le Ciel et l'Enfer** *ou la Justice divine selon le Spiritisme*.— In-12. Prix: 3 fr. 50 c.; par la poste, 4 fr.

**La Genèse**,

**Le Spiritisme et sa plus simple expression**. — Brochure grand in-18 Prix: 15 c.; par la poste, 20 c.; 20 exemplaires ensemble, 2 fr. ou 10 c. chacun; par la poste, 2 fr. 60.

**Voyage Spirite en 1862**. — Brochure grand in-8°. Prix: 1 fr.

**Qu'est-ce que le Spiritisme?** — Guide de l'observateur novice dans les manifestations des Esprits. — Grand in-18. Nouvelle édition, considérablement augmentée. Prix: 1 fr.; par la poste, 1 fr. 20 c.

### Ouvrages utiles à l'étude du Spiritisme.

PUBLIÉS PAR LA MAISON DIDIER ET Cie.

**La pluralité des mondes habités**, par CAMILLE FLAMMARION. — In-12, avec planches astronomiques Prix: 4 fr.

**La pluralité des existences de l'âme**; par PEZZANI, avocat à la Cour impériale de Lyon. — Ex. in-8°, Prix: 7 fr; in-12, 3 fr. 50.

**Apollonius de Tyane**, par PHILOSTRATE; traduit du grec par CHASTANG.— In-12. Prix: 3 fr. 50.

*Le Gérant, FINET.*

Association typographique lyonnaise. — Regard, rue Tupin, 31.